JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

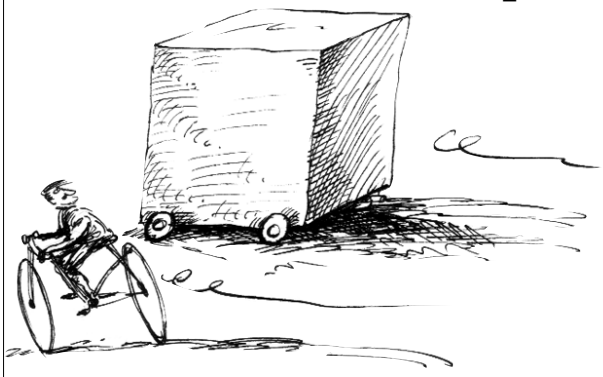
122

10 mai 2008
paraît cinq à six fois par an
vingt et unième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Pif gadget

Luttons ensemble contre la bêtise : l'entreprise



QU'ELLES soient petites ou moyennes, elles sont de toutes les professions de foi, tout le monde les vante, tout le monde les défend, les entreprises – il en est même, et plus nombreux qu'on ne le croit, qui défendent les grosses et les énormes entreprises.

Fort bien. Valorisons l'entreprise, chantons l'entrepreneur, glorifions l'entrepreneurial. Mais est-ce bien suffisant ? Peut-on vraiment s'arrêter là ? C'est tout de même un peu court. Ne faudrait-il pas penser un peu plus loin ? Entreprendre, d'accord, c'est une fort belle chose, c'est magnifique, c'est parfaitement défendable – mais entreprendre quoi ? Comme si la chose n'avait pas d'importance. Comme si on pouvait faire l'impasse sur ce qui est entrepris, en faire quantité négligeable ! C'est pourtant ce qui se passe : on croule sous les discours qui parent entreprise et fait d'entreprendre de toutes les vertus, mais on ne précise jamais ce qui est entrepris. Voilà un tour de passe-passe plutôt douteux, qui devrait susciter la méfiance des citoyens éclairés.

Mais soyons bon prince. Admettons que ce qui est entrepris n'est pas important. Admettons que ce qui compte, dans l'entreprise, c'est l'action, c'est le fait d'entreprendre. Admettons que l'entreprise ait son esprit, comme on dit, admettons qu'on puisse avoir un caractère entreprenant, admettons que ce qui est valorisé ce n'est pas telle ou telle action, mais l'action elle-même. Admettons qu'il y ait une filiation entre l'homme d'action et l'entrepreneur, admettons que l'esprit d'entreprise s'oppose aux blablas, aux belles paroles, aux beaux discours, et qu'elle se place sur le terrain ô combien plus vrai plus fort et plus juste de l'Action.

Pourtant, même comme ça, l'exaltation de l'entreprise demeure une chose bancale et fumeuse. Car enfin, entreprendre des travaux, ce n'est pas encore travailler ; entreprendre une action, ce n'est pas encore agir ; où donc est l'action d'«entreprendre» ? Décidément, cet étrange concept est pour le moins flou, si ce n'est même trompeur. Car si entreprendre, ce n'est que s'apprêter à faire, et non faire, notre fameux entrepreneur est plus proche du paresseux et du fainéant qu'il ne le professe, et son entreprise peine à se distinguer de l'inaction et du désœuvrement – la seule différence résidant dans l'intention affichée de quitter cet état (que cette intention provienne d'une pression extérieure ou intérieure).

Alors décidément, si entreprendre est aussi vide d'action que rester à rien foutre, et qu'en plus, on ne jouit pas de ladite inaction – par mauvaise conscience, ou engagement pris, ou peu importe – rejetons toute valorisation de l'entreprise et luttons contre son esprit. Hommes d'action ou lampistes, honnissons l'imposture entrepreneuriale. Et n'oublions pas qu'on peut venir à bout d'une entreprise… *(A. F)*.

La critique littéraire romande réinventée

Articles parus dans *La Distinction* entre 1990 et 2007, éditions Faim de Siècle & Cousumouche, avril 2008, 12.5 X 19.5 cm, 207 p., Frs 27.–, en vente dans les meilleures librairies

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Abonnement : Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro : Suisse : 4.35 francs
Europe hors zone franc : 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro :
la broutille de service
Charles Chopin
Alain Freudiger
Anne Huss
Gil Meyer
Henry Meyer
Jules-Etienne Miéville
Line Naphta
Claude Pahud
Paul Petchi
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Marcelin Switch

NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 2008

«Je pars du principe que tout exercice doit être répété quatre à cinq fois jusqu'à ce qu'il soit réussi du premier coup.»
Daniel Berger, colonel brigadier, in *Armee aktuell*, revue de la brigade blindée 1 (édition française), 1.2007

«Nous avons déjà fait appel à un gynécologue pour former les séminaristes à la gestion de sexualité.»
Nicolas Betticher, porte-parole de l'évêché de Fribourg, in *Le Matin*, 17 janvier 2008

«Cette infidélité fera accéder Kafka à une postérité qu'il n'avait jamais connue de son vivant.»
Lisbeth Koutchoumoff, devineresse *a posteriori*, in *Le Temps*, 2 février 2008

«Au sein des séances du conseil du FERL, lorsque je parle avec le syndic de Lausanne, j'ai le même poids que le syndic de Lausanne !»
Willy Blondel, syndic de Lutry, au Conseil communal, 8 déc. 2007

«… pour la partie orientale de Vevey, le Bout du Monde propose le Wi-Fi gratuit. Pour ma part, je trouve que c'est un peu de la luxure. Le syndic a demandé où il était possible de faire des économies dans ce budget quand le Conseil a refusé de baisser le taux d'imposition. C'est précisément dans ce domaine-là. Arrêtons de faire tout le temps de l'informatique. Moi qui travaille souvent sur les quais de la région, je ne vois pas beaucoup de gens qui se pèlent avec un ordinateur au bord du lac. Je trouve que c'est un peu du luxe.»
Marc-Henri Tenthorey, élu UDC à Vevey au Conseil communal, 7 décembre 2007

«À Berne, tout tourne autour de Zurich.»
Didier Berberat, conseiller national neuchâtelois, in *Le Matin*, 21 février 2008

«En revanche, ce qui n'est pas fait et qui ne peut pas l'être, c'est la main courante. Elle est en fabrication. Elle le sera très prochainement.»
P.-A. Treyvaud, municipal à Yverdon, au Conseil communal, 8 novembre 2007

«Mais pour moi, tout travail mérite salaire, et pas l'inverse.»
Pascal Broulis, conseiller d'État vaudois in *24 Heures*, 5 février 2008

«S'il n'existait pas des victimes à plaindre, on pourrait presque parler de statistiques de la criminalité réjouissantes pour le canton de Neuchâtel. Durant l'année 2007, 12 876 affaires (–1,4 %) ont tout de même occupé la police cantonale (soit 35 par jour)…»
Santi Terol, optimiste de nature, in *L'Express*, 16 février 2008

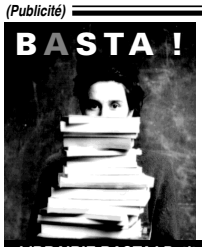
«J'ai oublié de le dire, mais je le répète…»
Ami Lièvre, député socialiste jurassien, au Parlement, 21 décembre 2007

Hors concours, une précision du lauréat du Champignac d'Or 2007 :
«Dans le cas du Champignac, je crois que c'est la notoriété qui a joué plus que la phrase elle-même. Parce que "l'avenir nous dira ce que nous ferons dans le futur", ce n'est quand même pas totalement faux…»
Christian Constantin, récidiviste, in *Migros Magazine*, 11 février 2008

Distinguez-vous: offrez *LA DISTINCTION* à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau: frs 12.50

(À s'être farci depuis un moment…) Charles Chopin en route pour le Séparatistan…

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Courrier des lecteurs

Outré Outre-Quiévrain

J'ai lu avec consternation votre article paru dans *Le Soir* le 24 janvier (reprise de la «Lettre aux Belges francophones» in *La Distinction*, n° 120). Comment osez-vous écrire des âneries pareilles, sauf s'il s'agit d'une plaisanterie de mauvais goût? Sachez que j'admire la Suisse et ses institutions démocratiques; j'y ai beaucoup d'amis. Cela n'empêche que j'ai toujours désavoué votre politique ambiguë pendant la dernière guerre mondiale.

Vous devriez également apprendre l'histoire: en 1950 le peuple belge n'avait pas voté contre la monarchie, bien au contraire. Malheureusement pour nous, des opportunistes et populistes comme Spaak n'ont pas respecté le vote populaire, en menaçant d'une guerre civile. *These are facts!*

Je vous conseille donc de réfléchir deux fois avant de prendre votre plume.

Roger Van Oppens,
de Braine l'Alleud

Actualités sportives

Sportives d'élite depuis plusieurs dizaines d'années, nous avons depuis peu renoncé à tenter d'améliorer nos performances.

Avec la manière dont les autorités internationales (tant sportives que politiques) et les sponsors coupent les cheveux en quatre, cela ne valait plus la peine de travailler ni de prolonger nos régimes alimentaires et médicaux. D'ailleurs, les qualifications pour les Jeux Olympiques étaient terminées, et les chtis bêtifiaient tellement entre flammes et sommets, entre lamas et contrats, que nous ne savions plus où donner de la tête.

C'est la raison pour laquelle nous avons pris une grande décision: après les avoir teints, nous avions presque coupé nos cheveux, puis nous nous sommes dit que c'était prématuré, voire inutile, et que nous allions attendre de les perdre.

Cela n'a pas manqué. Nous n'avions jamais eu à nous préoccuper de les tresser. Maintenant nous n'aurons plus besoin de les laver.

Tamara Press et Anna B. Ohl, ex-athlètes orientales de haut niveau

Une remontée sociologico-poétique

Un agneau, écrivit Jean de la Fontaine, se désaltérait dans le courant d'une onde pure. Nous constatons que c'est surtout de nous qu'il pourrait être question. Non pas parce qu'il a ces temps beaucoup été question de moutons bariolés. Mais parce nous nous sentons bien seules à avoir choisi ce précieux liquide, insipide, inodore et incolore. Nous buvons l'eau, nous buvons de l'eau, pendant que des félidés innombrables et mal intentionnés tempêtent, se soûlent, s'en vantent, et vont jusqu'à imbiber aussi de jeunes quasi-bambins et de malheureuses innocentes.

Nous nous sommes promenées, nous avons erré et divagué, dans les parcs, le long des rivières, en descendant ou remontant de nombreux cours d'eau, ruisselets ou fleuves majestueux. Nous n'avons pu que constater que maints estaminets y sont idéalement placés pour attirer notre folle jeunesse. Ils accumulent les tonnelles à petit vin blanc et les terrasses chantées par les écrivains existentialistes.

Cette fascination, cet appât, cette attraction, vous ne faites rien d'autre qu'y prêter une main complaisante, que lui tendre un verre tentateur. Votre publication continue à se délecter de références à l'alcoolisation. Vous vous rapprochez ainsi dangereusement de la presse quotidienne gratuite, qui s'alarme hebdomadairement du *binge drinking*, donnant ainsi à quiconque l'idée et le mode d'emploi de la pratique qu'elle prétend dénoncer.

Alors que la fumée est désormais une activité honteuse que l'on fait ou chez soi ou, de manière très curieuse, au su et au vu de tous sur le domaine public, l'alcool, interdit d'acquisition pour une certaine «classe» d'âge, se consomme par celle-ci au su et au vu de tous, et en particulier de ceux qui prétendent ne pas ignorer la loi.

Intéressant parallèle, non? Que l'évangile n'a-t-il pas été plus clair et plus sec sur l'ignorance réciproque entre mains gauches et droites…

Anne-Jérôme Oenylisius et Pierrette Cent-Seaux,
Vintrachet-les-Eaux sur Areuse

Fi donc!

À M. le professeur honoraire et bien peu honorable Cornulaz-Epallaz: la baffe du crapaud n'atteint pas la blanche colombe et la soque de votre mépris passe dans le sillon de mon indifférence!

J. J. Mépfer-Kenzo,
stylologue-sémiologue-sociologue, chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Bâtiment «Transhumançoïde», Université populaire

Rébus de la société

Solution de la page 7

Daniel Bréjaz (d'-âne-nid-aile-braie-la)

La coin de IA broutille de service

L'enseignant

Le diable, ce maître turbulent, nous fait la leçon avec des détails, ces petits travers où l'on erre et persévère et grâce auxquels il nous enseigne, en les faisant suivre de châtiments, la grammaire des choses et la morale du monde. Il est pareil en cela à ceux qui professent la fessée et qui pensent qu'en saignant le corps, on le dompte – alors qu'on le révolte (1). Tant de discours s'affrontent et se heurtent à propos de cette situation unique: l'enseignant dans sa classe, comme un dompteur dans sa cage. Donnant de la voix, menant à la baguette les morveux, il sait que l'impériale critique a fait école: *«Trop de notes, mon cher!»* (2) Trop de commentateurs surtout, qui tournent autour de l'école et qui sentent l'école. Au lieu où devrait régner la pédagogie, trône la démagogie. Trop d'usurpateurs, de réformateurs. Trop de savants.

L'enseignant lui, ce mauvais élève, n'a que faire des notes; il n'a que faire des Tours de Pise de l'excellence; il n'a que faire du déjà connu désigné comme connaissance. L'enseignant aime les êtres ignorants et luisants assoiffés de découverte. Il cherche ses propres couleurs dans le silence et l'impertinence des écoliers. Distinguer un reflet, sortir du temps. Disciple de Socrate, il cherche l'étonnement: *«Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien.»* Cette phrase est l'enseigne qu'il tient, comme on tient un bar, pour la fille à barbe, l'élève entonnoir, l'éléphant à deux trompes ou le sombre idiot – peu importe le nom, ce sont les mauvais élèves. Ces fruits d'une colère divine, inexploitables et rebelles congénitaux, sont agrégés à l'école normale comme des corps étrangers. Or, c'est bien l'arithmétique, avec sa rythmique si typique, qui est le cœur qui bat au cœur des vagues où hésitent leurs lueurs. Ils sont à rebours, comptent à rebours, comptent les jours – ils sont le détour. Pourtant, ils comptent.

La légalité des chances dans les classes n'est pas uniforme. Ne devrions-nous pas réintroduire l'uniforme? L'appellation «camarade de classe» retrouverait du sens. Pendant que l'Uni formate la nouvelle féodalité (la classe dominante), les classes laborieuses luttent pour leur survie. Un bon enseignant est toujours un peu marxiste – c'est la bonne enseigne.

Les trains de première classe pour premiers de classe ne font pas rêver Petit Gibus ni les cancres. *«Moi, le mauvais poète, qui ne voulais aller nulle part, je pouvais aller partout.»* (3) Le chemin des écoliers est cousu d'un or qui ne brille qu'à certains yeux. La mésange buissonnière reste une espèce menacée.

Tout enseignant a d'abord été un écolier. Il est pareil en cela à l'ornithologue, qui a d'abord été un oiseau. Je me souviens bien: ce n'était rien, une broutille. La maîtresse avec l'éponge avait effacé les séries de livret au tableau noir. Cela avait laissé une traînée blanchâtre, laiteuse, que j'ai fixée des yeux et dans laquelle je me suis égaré, comme un cosmonaute dans la Voie Lactée. C'était mon premier rêve éveillé. L'école venait de m'en apprendre la technique.

IA broutille

1) *«Si vous marquez un galérien, vous lui donnez une sorte de droit sauvage.»* Alain, *Propos sur l'éducation*, PUF. 1932. p.32.
2) Joseph II à Mozart lors d'une répétition de L'*enlèvement au Sérail*.
3) Blaise Cendrars, *Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France.*

Malgré le règlement

Le lauréat du Champignac d'Or 2001 persiste à concourir

«Les statistiques montrent que là où il y a le moins de chômage, c'est là où il y a le plus de gens qui travaillent.»

Claude Ruey, conseiller national, supra TSR1, Infrarouge, 11 mars 2008, vers 23h10

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, les *Pamphlets*, attribués à l'avocat libéral genevois Charles Poncet, étaient une pure invention. Elle sera restée vaine pour quiconque a lu une fois dans sa vie la prose de l'ancien conseiller national ou entendu sa propre verve l'exciter lui-même: la supercherie, le cynisme et la faribole ne sont point dans sa manière. Loin de là.

LES ÉLUS LUS (XC)

pahildbrand@hotmail.com

Monsieur le président des Jeunes radicaux vaudois,

Génial votre amalgame entre la réforme de l'orthographe et la novlangue de *1984* de George Orwell! Laisser entendre qu'une simplification de l'orthographe *«a pour but d'appauvrir le langage et de rendre impossible l'expression de pensées subversives»*, c'est du grand art! Quand on pense que les instituteurs à notre botte ont fait régner la terreur à coups de dictées pendant un siècle et demi pour empêcher précisément la population d'accéder à l'expression écrite et de publier des idées subversives…

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Comme vous l'avez compris, l'orthographe doit rester la pierre angulaire de notre système scolaire; le long apprentissage d'un code incohérent et fastidieux présente deux avantages: il dégoûte les élèves de l'écrit et diminue le temps consacré au développement de leur esprit critique. On s'assure ainsi une population de consommateurs soumis. Et l'on diminue le risque d'apparition d'avatars du *Canard Enchaîné* ou de *Charlie Hebdo* qui pourraient venir mettre avec style, pertinence et impertinence leur nez dans nos affaires.

À chaque résultat de l'enquête PISA, je tremble. J'ai peur qu'on découvre un jour le pot aux roses: à savoir que les élèves de langues à orthographe difficile sont moins bons que les autres. Il suffirait de mettre en rapport deux articles de Wikipédia: *«D'après l'enquête internationale PISA sur les systèmes éducatifs de l'OCDE, la Finlande obtient régulièrement les meilleurs résultats à l'échelle mondiale. En 2003 les élèves finlandais âgés de 15 ans figuraient au premier rang mondial au titre des compétences linguistiques et scientifiques»* et *«Le finnois standard fait partie des langues privilégiées du monde "qui se prononcent comme elles s'écrivent et s'écrivent comme elles se prononcent", autrement dit le système graphique du finnois est quasiment à 100 % la représentation des réalisations phoniques»*. Je me rassure en pensant que personne n'aurait intérêt à le crier sur les toits: ni les enseignants, pour qui il est plus facile de compter des fautes que d'apprécier des idées; ni les correcteurs, qui défendent leurs privilèges corporatifs; ni les imprimeurs, qui pourraient craindre un important raccourcissement des textes; ni ceux à qui l'on a fait croire que les inutiles complications d'un système graphique sont la richesse de la langue. On peut compter sur eux pour nous aider à perpétuer un modèle de société qui privilégie la forme au détriment du fond et qui en fin de compte favorise la consommation. De votre côté, n'hésitez pas à continuer à discréditer les efforts visant à réformer l'orthographe. Un outil simple et efficace pour écrire le français serait une catastrophe pour le monde des affaires.

Avec les chaleureuses salutations d'un vieux radical.

Jean-Pascal Chapobaz

***

[copie à Pierre-Antoine]

Cher amis,

Vous vous souvenez qu'au carnotzet, il y a deux semaines, Pierre-Antoine avait parié qu'il ferait passer dans un billet de *24 heures* une mise en garde contre la langue de bois *en langue de bois*. Eh bien, il l'a fait!

«Il faut attirer l'attention sur les avatars de la propagande, les objectifs sous-jacents et les rapports de force qui structurent les discours et la norme langagière.»

La phrase a même été reprise en exergue!

On est condamnés à lui payer à boire jusqu'aux prochaines élections!

***

Monsieur le responsable de l'Association vaudoise des écoles privées,

Je suis d'accord pour condamner avec vous la nouvelle orthographe parce qu'elle *«éloigne les références latines»* et prive *«les élèves de ce patrimoine»*. Sauf que vous vous trompez d'époque.

Les coupables ne sont pas ceux qui proposent aujourd'hui ILE et CROUTE en lieu et place d'ÎLE et CROÛTE, mais ceux qui ont jadis fait passer ISLE et CROUSTE à ÎLE et CROÛTE (en ajoutant un accent sur la voyelle précédente en souvenir de la lettre disparue, comme pour atténuer leur crime).

Il ne s'agit pas de regretter qu'on veuille supprimer **certains** circonflexes, il faut rétablir **toutes** les lettres que **tous** les circonflexes ont masquées. C'est ainsi seulement que nous restaurerons les chères empreintes de notre passé. *«Les buscherons s'arresteront de travailler pour disner sous un chesne au milieu de la forest»*, *«La costelette est dans la poesle et la gasteau aux pesches sur le bord de la fenestre»*, *«Le prestre le plus aagé est à l'hospital, son anme sera bientost en paradis»*, *«Nous nous entestasmes et réussismes à rompre nos chaisnes»*, oui, il faut redonner toute leur vigueur latine aux mots laschement chastrés par d'infasmes traistres!

Et pourquoi nous arrester en si bonne voie? Restablissons aussi les lettres étymologiques disparues sans laisser de trace. Et desfaisons-nous par la mesme occasion des deux consonnes bastardes non latines qui gastent nostre bel françois:

«Nous adiouterons des obiects dans la boiste auant de desieusner», *«Ie uous inuite à uisiter la uieille uille»*.

Auecques uostre appuy, nous retrouuerons toute la saueur de la langue escrite de iadis! Uiue l'eschole nouuelle!

Laetitia Delacrestaz,
Chesnes-Pasquier

M. R.-G

1) Rubrique «L'invité» Pierre-Antoine Hildbrand *24 heures*, 3 avril 2008
2) *Dictionnaire historique de l'orthographe française*, Larousse, 1995

L'évasion de C. B. tombe des mains

ON savait les éditions Xenia et l'UDC peu à l'aise avec la rigueur conceptuelle. On savait les amitiés – amours – qui lient l'éditeur veveysan au parti blochérien. On ne savait pas encore exactement quelle soupe allait pouvoir en sortir. On le sait aujourd'hui sous forme d'un livre qui manque de sel et de consistance.

L'évasion de C. B. est-il un conte ou un manifeste politique? Son AUTEUR, Janus, exhorte, en préambule, les lecteurs à choisir entre deux versions d'un conte: celle qui est parue dans la presse après l'éviction de C. B. et celle proposée par L'AUTEUR dans ce livre. Nous citons L'AUTEUR – en majuscules s'il vous plaît: *«Le livre qui s'ouvre devant vous est un bien curieux ouvrage. À l'origine, cela devait être un essai classique sur le nouveau visage politique de la Suisse. L'avenir de ce pays me paraît si ouvert, si imprévisible à l'heure qu'il est que j'ai renoncé à donner une conclusion à ce livre, et même une forme précise. Il est à prendre tel quel.*

À vous de jouer: lisez ce récit, et décidez pour vous-même si la chute proposée ci-dessus vous paraît plus vraisemblable que la version admise. Chacune d'elles laisse entrevoir, pour l'avenir de ce pays, des voies diamétralement opposées.»

Nous apprenons donc pêle-mêle que ce livre n'a pas de forme, ce qui est strictement vrai; que ce livre est à prendre tel quel – nous ne comprenons pas le sens de cette injonction; et que nous avons le choix de la fin, ce qui est parfaitement mensonger.

La preuve en a malheureusement été donnée par L'AUTEUR lui-même dans *Le Matin* du 16 avril. À la question: *«Vous êtes donc convaincu que ça s'est vraiment passé comme ça? Car personne n'y croit.»* La réponse de L'AUTEUR fuse: *«Que vous faut-il de plus! Mon livre regorge de preuves! Encore faut-il avoir le sang-froid de les accepter.»*

Cette interview aurait plutôt tendance, L'AUTEUR, à nous faire perdre notre sang-froid.

C'est ici que nous voulions en venir lorsque nous identifiions un point commun dans le manque de rigueur conceptuelle entre les éditions Xenia et l'UDC: bon sang, dites donc, on a le choix de la fin ou pas? Faut-il rappeler que la thèse merveilleuse est pitoyablement propagandiste? C. B. n'a pas subi de défaite le 12 décembre, il a travaillé à sa propre évasion du Conseil fédéral. On en rit encore dans les chaumières.

Au moment où ces lignes paraissent, le vrai visage de Janus – L'AUTEUR – est peut-être connu; mais au moment où elles ont été écrites ce n'était pas le cas. Nous avons nos petites convictions que nous garderons pour nous. Il faut en tout cas chercher un auteur:

– à l'humour plutôt pataud

– qui ne nous épargne aucun cliché sur la Suisse et la vie politique du pays

– qui prend Stehpinkler, le représentant valaisan du PPS (Parti populiste suisse) pour un homme séduisant – tiens, ma sœur aussi.

Qui est Janus? C'est sans importance pour le lecteur. Il semble qu'il pourrait perdre son travail si on le reconnaissait. Espérons qu'ils ne seront pas plusieurs à perdre leur travail tant il paraît évident que plusieurs paires de mains se sont relayées au chevet de C. B. pour faire paraître le récit-conte-manifeste-essai-ouvrage-de-propagande à temps pour le Salon du livre de Genève.

Il y a tout de même des scènes touchantes dans le livre comme lorsqu'on rencontre des parents valaisans qui découvrent que leur chère fille est passée du côté du PPS. Pourquoi, mais pourquoi donc, bon sang, se demandent-ils? Mais parce que, bien sûr, le PPS est le seul à défendre les valeurs morales. Nous citons encore: *«Du côté de la fille, le ton devient plus tendu:*

– Ne vous fâchez pas, c'est un fait: qui défend aujourd'hui la famille? Qui s'oppose à l'avortement? Qui se préoccupe de la drogue? Qui rappelle l'identité chrétienne du pays?»

On en frissonne encore. Mais par bonheur on apprend qu'en Valais, *«on est entre gens sans malice.»* L'AUTEUR serait-il donc valaisan et du genre des pires malicieux valaisans qui veulent se faire passer pour des êtres sans malice?

Mais halte. Impossible de dépasser cette fatidique page 64. On en a assez lu.

En fin de compte, le livre édité par Slobodan Despot se vendra peut-être bien et c'est tant mieux pour lui. Quant à l'éducation morale des lecteurs et au plaisir de lire une fiction de qualité, on attendra un prochain titre.

Par chance, *L'Évasion de C.B.* ne changera rien à l'affaire. Évasion ou éviction? Une seule certitude: C. B n'est plus au Conseil fédéral et Jacques Neirynck – annoncé un instant comme l'auteur du livre par des gens qui ne devaient pas l'avoir encore lu – a trouvé dans *L'Hebdo* du 17 avril les mots pour dire le bonheur que l'événement pourrait procurer au pays. Dans une lettre ouverte à Éveline Widmer-Schlumpf, il constate: *«Le pouvoir passait d'un homme, dont c'est une manie obsessionnelle, à une femme qui l'endossait naturellement, comme un service à la nation.*

D'un gamin dérangé, à une adulte responsable.

Nous n'avons rien perdu et tout gagné au change. Mais cette victoire du bon sens et du discernement est aujourd'hui remise en cause.» Entre autres par L'AUTEUR qui, à n'en pas douter, est un gamin valaisan dérangé.

A. H.

Janus
L'évasion de C. B.
Xenia, 2008, 183 p., Frs 29.–

Au cœur sanglant du texte

Pierre Bayard
L'affaire du chien des Baskerville
Minuit, 2008, 166 p., Frs 28.80

Au palmarès des poncifs au sujet de l'écritûûûûûre, la prise-d'indépendance-des-personnages-par-rapport-à-leur-créateur dispute régulièrement la première place à l'angoisse-de-la-page-blanche-qui-fait-de-chaque-ligne-un-combat. Pierre Bayard a courageusement décidé de pousser ce cliché jusqu'au bout et s'acharne depuis plusieurs livres à démontrer que quelques écrivains (et pas des moindres: Sophocle, William Shakespeare, Agatha Christie) n'ont pas vraiment compris le récit qu'ils racontaient, et que la responsabilité de certains crimes fameux de la littérature reste à établir.

Le tour est venu pour Arthur Conan Doyle, qui crut que Sherlock Holmes était parvenu à résoudre l'énigme du *Chien des Baskerville*.

Attention, la *critique policière* que défend et illustre l'auteur ne consiste pas à corriger la syntaxe ou les incohérences du texte comme le premier cuistre venu, mais à révéler la présence à l'intérieur même du texte des éléments qui permettent de rétablir la vérité. Dans le cas présenté ici, le chien des Baskerville était parfaitement innocent, son maître également, et depuis 1902, date de la publication, le véritable coupable était là, sous nos yeux, tapi dans les paragraphes du récit!

Le narrateur, ce crétin de Watson, n'a comme de coutume rien vu venir, Sherlock Holmes a dans cette enquête multiplié les erreurs de jugement; au final Conan Doyle lui-même, mal remis du concert d'indignations qui avait suivi sa tentative de mise à mort de Sherlock (gorges de Reichenbach, BE, 1893), admet sans barguigner des explications hautement fantaisistes. Bref *«…il faudrait avoir la foi chevillée au corps pour adhérer sans réserve à la vérité officielle qui nous est imposée depuis plus d'un siècle, alors même qu'elle choque le bon sens, quant aux événements dramatiques qui ont ensanglanté la lande du Devonshire.»*

Construit comme on instruit un procès, le livre de Bayard est admirable de rigueur logique et de progression argumentative, à la seule réserve qu'il nous faut admettre qu'un cynophile puisse enduire un clébard de phosphore pour éviter de le perdre durant une promenade sur la lande dans le brouillard au lieu d'utiliser une simple laisse! L'épigraphe est tirée d'un ouvrage de l'excellent Jasper Fforde (*L'affaire Jane Eyre, Délivrez-moi,* etc. chez 10/18), dont l'héroïne est chargée de rétablir l'ordre dans les œuvres littéraires anciennes bouleversées par diverses incursions. Une autre lecture indispensable.

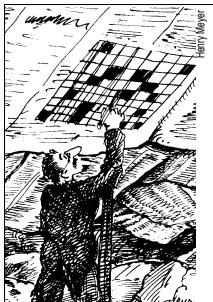
Avec la compréhension extralucide des grands illuminés, Bayard innocente les victimes et dévoile *«un des assassins les plus diaboliques de l'histoire de la littérature»*. Une démonstration brillantissime, qui est en même temps la meilleure preuve de la puissance de la littérature. Au moment où les puissants engagent des scénaristes pour mettre en scène l'exercice de leur pouvoir, est-il vraiment si loufoque de se demander si des passerelles n'existent pas entre le monde de la fiction et la prétendue réalité? *(L. N.)*

Multiculturalité

Le plurilinguisme progresse en Suisse

Gare de Renens, durant quelques jours d'avril 2008

Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué
Frs 25.– par an, c'est donné!



Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. Jean Ziegler – 2. entourloupe – 3. retirée – roi – 4. ARI (ira) – groin – 5. sélectionné – 6. apr – hiés – TT – 7. Il – cor – ébat – 8. écolier – LGE (gel) – 9. mésestimées.

De haut en bas
1. Jérusalem – 2. ENE – épiclé – 3. Attali – os – 4. noire – clé – 5. zurichois – 6. ire – tirer – 7. élégie – rt – 8. go – rose – 9. luron – blé – 10. épointage – 11. reinettes.

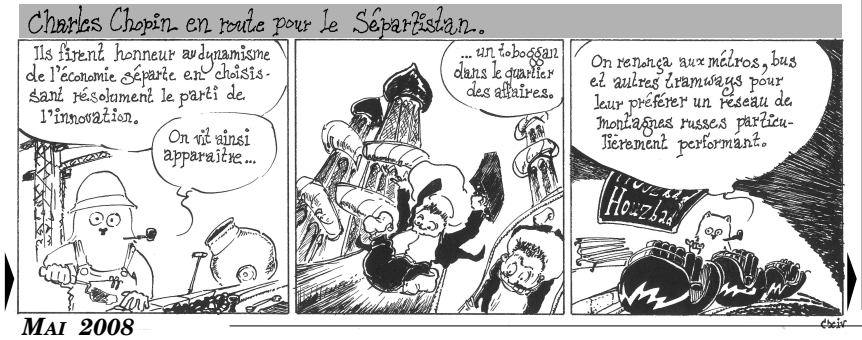
Malgré le règlement du Prix

Le lauréat du Champignac d'Argent 2007 persiste à concourir

Anorexie: le cri d'alarme de psychiatres

«C'est un dossier où il y a eu un retard lié à un conflit interne», dit aujourd'hui Pierre-Yves Maillard, conseiller d'Etat en charge de la santé. «Il y a une véritable volonté de créer une unité pluridisciplinaire au CHUV (ndlr: une dizaine de lits dans le bâtiment Nestlé). On est venu me présenter le projet, je l'ai approuvé et puis je n'ai plus eu de nouvelles.» C'est lorsque la doctoresse Isabelle Lyon Pages a décidé de quitter le CHUV, après avoir conçu le projet, que Pierre-Yves Maillard s'inquiète de sa réalisation. «J'ai découvert avec regret qu'effectivement cela avait peu avancé, et j'ai demandé qu'on mette les bouchées doubles.»

In *Le Temps*, 7 février 2007



Le pays où les mots n'ont plus de sens

SOUS l'Ancien Régime vaudois, les choses étaient simples: le parti radical régnait sur le canton, flanqué de deux officines satellisées, l'une pour les paysans (l'UDC), l'autre pour les banquiers et les pharmaciens protestants fondamentalistes (les libéraux). Après quelques années révolutionnaires dues à la difficile mise en place du système, cette organisation du pouvoir dura plus d'un siècle. De Lavey à la Vallée, les radicaux étaient tout à la fois l'alpha et l'oméga, la gauche et la droite, l'opposition et le gouvernement, le centre et la périphérie,

Las, depuis la *Révolution Imperceptible* de 1996 (1), plus rien ne va. De perte d'influence en déroute électorale, le grand vieux parti sombre, sans jamais toucher le bout du tunnel ni voir le fond de la piscine qui devra lui permettre de rebondir vers la lumière. Confusion, guerres intestines, règlements de comptes, départs, défaites, incertitudes s'accumulent. Se faire radical aujourd'hui nécessite d'avoir la foi du charbonnier, car on entre dans un salon-lavoir décrépit d'où le linge sale de la famille jaillit par les fenêtres à chaque occasion.

Un espoir pourtant s'est fait jour; un homme, jeune encore, puisqu'un fauteuil démocratique lui tendit les bras au Grand Conseil pour la première fois en 1998, à l'âge de 23 ans, se lève pour réclamer d'une voix claire une nouvelle orientation pour ce parti à l'agonie (2). Quel courage! comme crient les foules lors des matchs d'improvisation théâtrale.

En plus, il a écrit un livre...

Alors que le monde politique suisse, confit de pragmatisme et embrumé de myopie, évite traditionnellement tout propos général, toute *vista*, tout envol rhétorique, le candidat au Conseil national Olivier Feller nous a gratifiés l'an passé d'un abrégé de sa pensée, intitulé avec sobriété et bon goût *L'avenir maintenant*. Le Président Philippe Pidoux ne s'y est pas trompé: il a reconnu dans ces pages un fils spirituel, à qui il a tartiné une grosse tranche d'éloges en guise de préface, avec son sens unique de la formule (3): *«Conscient que la complexité de la réalité appelle* (...) *des solutions complexes, il est convaincu de la nécessité de les entreprendre.»* Un tel sésame ne peut que nous encourager à nous précipiter sur ce livre, qui semble rencontrer un succès certain, puisque paru en septembre 2007, il est déjà réputé épuisé (4).

Entrons dans le monde enchanté d'Olivier. Son recueil est articulé en quatre contes de fées: *«la cohésion sociale», «La planète suisse», «La nouvelle croissance»* et *«Le moteur politique»*. N'importe quel titulaire d'un *bachelor* de sciences politiques croira reconnaître à ce stade déjà la ritournelle du centrisme perpétuel: de la compétition mais pas trop, du libre-échangisme tempéré, une Suisse ouverte mais pas à tous vents, un État régulateur raisonnable quand c'est vraiment nécessaire, et *gna gna*. Grave erreur! Le bacheloré rate son examen: il aurait dû lire plus que les titres.

Pour le génial Olivier, la «cohésion sociale» n'est menacée que par les jeunes-violents-souvent-étrangers (30 pages sur 200 sont consacrées exclusivement à ce sujet) et l'illettrisme des autres jeunes, qui *«coûte déjà plus d'un milliard de francs à la Suisse en indemnités de chômage»* (p. 49).

Comme à tout un chacun, la formation cause bien des soucis à l'auteur, qui revient à plusieurs reprises sur ce thème, pour conclure généralement par de simples platitudes conservatrices (rétablir la civilité, sanctionner rapidement, combattre l'illettrisme sans allonger la scolarité, ni augmenter les moyens de l'école, mais en décidant de rétablir la civilité... *refrain*).

Lui qui a quitté l'École vaudoise il n'y a pas si longtemps nous la dépeint comme un enfer où règne *«l'angélisme pédagogique qui veut faire de l'école un lieu de vie où profs et élèves seraient tous égaux»* (p. 32) On ne reconnaît guère la réalité, à moins que l'auteur ait suivi un cursus particulièrement alternatif...

L'apprentissage de la lecture suscite également une critique définitive: *«La méthode globale revient à apprendre le français comme s'il était composé d'idéogrammes, comme s'il s'agissait du chinois ancien, que seuls les mandarins maîtrisaient.»* (p. 53) Dès qu'il aura terminé la traque et l'inculpation de l'enseignant(e) foldingue qui aurait pratiqué ainsi, on conseillera à l'auteur un rapide recyclage sur les langues et les graphies dans le monde chinois, tant son information semble peu sûre.

Une révision en géographie, en histoire et en sciences politiques pourrait également se révéler utile pour celui qui écrit que *«Nous sommes plus que jamais au milieu du monde, mais dans un monde dont l'Europe n'est plus le centre.»* (p. 15); *«Des gouvernements de coalition gauche-droite* (...) *ont souvent prévalu* (...) *en Italie depuis 1945.»* (p. 166) ou encore *«Sur le fond, les socialistes suisses sont très divisés comme leurs collègues français, entre un courant très ancré à gauche et un mouvement social-démocrate, à la Tony Blair.»* (p. 188). Notons au passage que même le plus acharné des léninistes n'oserait employer le qualificatif de «social-démocrate» à propos de l'ex-premier ministre britannique, de peur que les fantômes de Jaurès, de Kautsky et de Blum ne ressortent de leurs tombes pour une protestation vengeresse.

Les vrais créatifs

Il est vrai qu'Olivier le Hardi a une piètre opinion des sciences humaines: *«Le refus de toute orientation à l'entrée de l'Université peut encourager le choix de formations généralistes, certes séduisantes, comme les sciences politiques et la sociologie, mais qui n'ont que peu de débouchés.»* (p. 60) Il n'hésite pas à rénover simultanément la sociologie et la géométrie: *«Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, la structure de la société industrielle correspondait à un triangle: une pointe au sommet, celui de la bourgeoisie, avec un corps large en bas, celui des ouvriers et des paysans. Avec la croissance des activités tertiaires, la société a pris la forme d'un losange avec un corps large au milieu: la classe moyenne.* (...) *Aujourd'hui la mondialisation étire ce losange en forme de sablier.»* (p. 148)

Au final, sa conviction est faite: *«Les créatifs –ingénieurs, chercheurs, entrepreneurs, industriels– représentent les technologies de l'avenir.»* (p. 67) Car sa grande cause, l'écologie *réparatrice*, tellement préférable à sa sœur ennemie l'écologie *dénonciatrice*, se dissout dans la technoscience. Le chapitre «La planète suisse» s'efforce de montrer à quel point les énergies renouvelables sont un créneau plein d'avenir pour l'industrie helvétique, tout en vantant tout de même (p. 81) le haut degré de sécurité des centrales nucléaires qu'il convient d'envisager de bâtir. Au passage, un nouveau biotope à protéger est également mis en évidence: *«Nous ne devons pas davantage épuiser notre société en matière de ressources financières qu'en matière de ressources naturelles. Or nous avons atteint un seuil au-delà duquel l'impôt pénalise l'impôt car son rendement diminue.»* (p. 144)

Plus vert que les Verts, l'auteur propose même de remplacer l'acratopège *«développement durable»* par *«croissance durable»* (quel prestidigitateur: il change l'eau en vin!) puis par «écolomie» (5) (quel magicien: il fait disparaître la bouteille!)

À bas l'incurie (de gauche)!

Dans les dernières pages, sa critique des errements du pouvoir politique se fait aussi sarcastique qu'impitoyable: les concussions, les impérities, les inconséquences sont dénoncées avec vigueur au sein des Municipalités de Genève et de Lausanne. Tout y passe, même les dossiers les plus insignifiants. Curieusement, les pantalonnades du pouvoir vaudois (comme la récente affaire de la BCV) sont oubliées. *«La gestion approximative, voire l'incurie, dont fait preuve la majorité rose-rouge-verte quand elle est majoritaire au pouvoir, du moins sur l'arc lémanique et l'ambiance délétère qu'elle parvient à créer.»* (p. 193) La répétition à six mots d'intervalle du lexème «majorité», outre les effrois et ressassements qu'elle suggère chez l'auteur, ouvre la possibilité de créations politiques originales en démocratie, comme la «minorité majoritaire au pouvoir» ou la «majorité minoritaire au pouvoir» dont on attend encore une théorisation affinée.

La presse contestataire a tout de suite compris le sens de ce livre et l'atmosphère d'originalité qu'on y respire en compagnie de l'auteur, par exemple au travers de ce commentaire avisé: *«Il y décrit sans complaisance une société en panne de repères et propose des pistes pour rebondir.»* (6)

De riches sources d'inspiration

Quelles sont les références du sémillant néo-radical? À quelles fontaines intellectuelles est-il allé s'abreuver avant de se lancer dans cette élaboration audacieuse? Foin de vaines élucubrations: aucun essai, aucun philosophe, aucun grand auteur, bref aucun livre n'est cité. Tout repose sur un choix bigarré de coupures de presse, du *Monde* à *Migros Magazine* (7), avec un goût marqué pour le fait divers emblématisé, qui dénote une lecture attentive du *Matin*, agrémenté de quelques statistiques, assénées comme des preuves-massues.

En ces pages, les mots ne veulent plus rien dire, un slogan bovin passe pour une réflexion profonde, un lieu commun pour une vérité, tout se résume à l'objectif antinomique qui semble habiter Olivier Feller: incarner le *radical d'opposition*. Mission impossible.

J.-E. M.

Olivier Feller
L'avenir maintenant
L'Aire, septembre 2007, 205 p., Frs 30.–

1) Tellement imperceptible que tout le monde l'a oubliée: majorité rosâtre-rougeâtre-verdasse au Conseil d'État durant deux ans.

2) Là aussi, sa juvénile audace donne la mesure de son ambition: Olivier Feller avait manifesté son intérêt pour la présidence des radicaux vaudois avant même que l'idée de démissionner ait effleuré l'esprit du tenant du titre.

3) Rappelons à nos plus jeunes lecteurs que le Centre d'Études de la Pensée Politique Positive et Phynancière du Président Philippe Pidoux a publié deux recueils de ses meilleurs apophtegmes: les *Citations*, 1991, 16 p. et les *Essais pidosophiques*, 1995, 16 p., épuisés mais téléchargeables sous forme de mini-livre à monter soi-même à l'adresse www.distinction.ch.

4) Réponse de son éditeur, annotant notre fax demandant un service de presse, 22 octobre 2007.

5) Jean-Louis Borloo a opté récemment pour l'*écolonomie*: les grands esprits se rencontrent.

6) Michel Pont, «Olivier Feller décline "l'avenir maintenant"», in *24 Heures*, 8 septembre 2007.

7) Le candidat aux fonctions politiques fédérales n'est pas sectaire, il cite également *Coopération*, étrangement qualifié *d'«hebdomadaire consumériste»* (p. 59), sans doute dans l'intention de le ranger aux côtés de l'organe de la Fédération romande des consommateurs.

Droits des peuples et droits de l'homme

Ça n'arrive pas toutes les semaines, mais l'autre jour (4 mars 2008), le *Service d'information du Centre patronal* (vaudois), sous la plume de PGB, son rédacteur principal, avait trouvé une idée marrante: lier la proclamation d'indépendance du Kosovo et l'enquête des autorités fiscales allemandes sur les magots planqués au Liechtenstein. Le pitch était d'enfer: voici deux violations graves du droit international qui menacent la Suisse!

À dire vrai, le lecteur comprenait rapidement que le premier point servait surtout à dénoncer les choix prématurés de la diplomatie helvétique (qui se limitèrent en fait, après des mois de rodomontades, à reconnaître le nouvel Etat après que tous nos voisins l'eurent fait, mais passons...) sans entrer en matière sur le fond *«car ce sujet déclanche* [sic] *des passions individuelles sur lesquelles la communauté helvétique ne peut pas se trouver unie»*. Les choses vraiment sérieuses s'étaient passées à Vaduz, où *«un petit Etat voisin de la Suisse vient de faire les frais d'un acte d'espionnage bancaire commis au profit de l'un des membres les plus puissants de l'Union européenne»*. Pour un peu, on aurait cru que la guerre de Finlande venait de recommencer, comme en 1940!

Au milieu de ce délire assorti d'une lecture intégriste de ce *Popol-vuh* de l'économie helvétique qu'est le secret bancaire, une phrase étrange dénonçait des critiques contre les banques *«émanant curieusement de milieux pourtant prompts à refuser diverses formes de surveillance publique jugées attentatoires à la vie privée»*. Le raisonnement avait de quoi surprendre: projet de construction d'une alliance politique avec les libertaires? Infiltration de bobos boursicoteurs et anciens babas barbus au sein des syndicats patronaux? Réévaluation de l'ampleur de la dissimulation de revenus pratiquée par les soixante-huitards devenus sexagénaires? Renouvellement de fond en comble d'un argumentaire qui se bornait jusque-là à avancer sans y croire vraiment que la fraude fiscale devrait être considérée comme un des droits humains fondamentaux? De quoi se perdre en conjectures.

Peu après, dans les colonnes du journal qui tôt ou tard donne raison aux syndicats patronaux, le sémillant Olivier Feller, *«député radical au Grand Conseil vaudois»* mais aussi employé du Centre Patronal avant de reprendre la direction de la Chambre vaudoise immobilière, transformait l'idée de base en *thriller* angoissant sous le titre *«Vous avez aimé les fiches? Vous aimerez la traque bancaire»* (*Le Temps*, 13 mars 2008). Woaw!

Qu'écrivait-il? *«Vous avez aimé l'affaire des fiches dans notre pays à la fin des années 80? Vous adorerez la traque aux comptes bancaires. Quand les services secrets se mêlent de surveiller par principe la vie des gens, quel que soit le motif "honorable" invoqué, c'est tout l'État de droit qui est menacé. Et bonjour les dérives des petits chefs et des grands!»* Bigre, quel révolté contre tous les pouvoirs!

Le banquier Mirabaud avait parlé de méthodes dignes de la Gestapo, certains ont évoqué les pratiques de la Stasi, tous se trompaient. C'est carrément l'ombre de la police fédérale helvétique qui plane sur cette affaire!

Notions de base en géographie: copie à revoir

«En fonction de simulations, les chercheurs distinguent trois zones. La région tropicale où la forêt contribue au rafraîchissement de la planète. La zone tempérée où son rôle dans ce domaine est presque nul. En revanche, aux ***altitudes*** *élevées, elle augmente le réchauffement en absorbant le rayonnement solaire. La promotion d'une reforestation à grande échelle dans ces régions serait probablement contre-productive. (*Proceedings of the National Academy of sciences, *9 avril 2007.)»*

Olivier Feller, *L'avenir maintenant*, p. 87

«C'est en intégrant ces trois paramètres dans leur modèle qu'une équipe de chercheurs du Lawrence Livermore National Laboratory, sous la direction de Govindasamy Bala, est arrivée à une conclusion surprenante: une déforestation à l'échelle planétaire entraînerait un léger refroidissement de notre climat. (...)

"Notre étude prouve que seules les forêts tropicales sont fortement bénéfiques au ralentissement du réchauffement global", précise Bala. "En plus d'absorber le gaz carbonique, elles favorisent les nuages qui aident à refroidir la planète. En d'autres endroits, le réchauffement dû à l'effet albédo annule ou excède le refroidissement attribué aux deux autres effets". Planter des arbres aux moyennes ***latitudes****, tel qu'aux États-Unis et dans la plus grande partie de l'Europe, n'aurait que des effets marginaux sur le climat. "Mais des arbres supplémentaires dans les forêts boréales du Canada, de la Scandinavie et de la Sibérie pourraient réellement être contre-productifs", ajoute-t-il.»*

Jonathan Toubeau, *Futura-Sciences*, http://www.futura-sciences.com

Ils n'entreront pas dans la carrière; quand bien même leurs aînés n'y seront plus...

SANS m'agiter plus qu'il ne faut, par le truchement de la seule librairie lausannoise encore indépendante, le dvd du dernier film de Pierre Carles, *Volem rien foutre al païs*, est tombé dans mon lecteur; tel une figue mûre dans la bouche ouverte du fainéant s'adonnant à une sieste imméritée; délicieux même si immérité; meilleur! (1)

Le film démarre avec Pompidou, annonçant la fin de la sécurité pour les Français. La concurrence va mettre tout le monde sous pression; patrons comme ouvriers. Les pavés de Mai 68 sont à peine refroidis; le capitalisme poursuit sa route.

Pour cerner sa cible, le travail, Pierre Carles passe d'un monde à l'autre, il montre les politiques, les patrons, l'usine; les syndicats, les grévistes; les chômeurs, les réfractaires au boulot salarié, ceux qui vivent autrement.

Boulots de merde; maisons en paille; chômeur suspect de ne pas mourir

Scène à l'abattoir où des cochons suspendus sont tronçonnés: *«On ne se rend pas compte à quel point les gens sont obligés à faire des merdes pour vivre.»*

Scène campagnarde où un poulet se fait plumer, où une antique deuche trimbale des bottes de paille. La paille, c'est pour construire un pavillon, explique un jeune type, genre néorural des années 70 en Ardèche. Il se roule une clope. Le pavillon revient à moins de 200 euros; il est facilement démontable à l'inverse des constructions traditionnelles; les matériaux sont réutilisables et non polluants (2).

Scène avec inquisitrice des services sociaux, où un chômeur est sous pression; où sont ces fichus baux, quittances et relevés bancaires?

– On ne peut pas traiter le dossier si on n'a pas la quittance de janvier. Je ne sais pas comment vous faites, sans argent…

– J'ai demandé à mon grand-père de me prêter de l'argent.

– De quoi vous vivez depuis le mois d'août?

– J'avais des économies.

– Vous pouvez me le prouver?

Ne pas consommer; employés maltraités; de l'argent gratuit et espagnol

Retour à la campagne, où un bricoleur décrit son approvisionnement en électricité: panneaux solaires, photopiles, éolienne: *«On ne pouvait plus supporter d'avoir des centrales nucléaires reliées à la maison; depuis neuf ans on ne paie plus de facture d'électricité.»* Les toilettes à sec permettent une grosse économie d'eau. *«Le système est basé sur la consommation, nous on consomme pas.»* «Nous», ce sont six personnes, qui complètent leur production vivrière avec l'apport d'un demi-salaire acquis à l'extérieur.

Scènes de l'autre monde. Sarkozy, qui encense le goût du travail et de la réussite: *«Vous avez le droit de réussir!»*; il faut *«réhabiliter le travail.»* Une fermeture d'usine. Le siège du MEDEF incendié à Pau; à la Rochelle. Une pub pour des ordinateurs, des employés alignés, giflés; *«On ne gagne pas une guerre avec de bons sentiments.»*

En Espagne, d'aimables lascars enscotchent des entrées de grandes surfaces; sur les bandes adhésives: *«Dinero gratis»* (argent gratuit); tout en proclamant: *«Nous ne voulons pas de travail, nous voulons de l'argent!»*; ils neutralisent des parcomètres; ils organisent des séances de vols collectifs de vêtements; de nourriture; inventent des repas «Je fauche» où tout est volé dans les grands magasins.

Des complices; marchand d'emploi, qui veut de l'emploi?; chômeur et content

Retour sur le haut du panier, dans une réunion du MEDEF, avec Rocard, en invité et «vieux complice». *«La lutte des classes a fait son temps, même s'il reste des antagonismes»*, susurre cet ex-autogestionnaire du PSU.

Scène à l'ANPE, où des chômeuses et des chômeurs font la queue.

Question à une femme:

– Vous avez déjà trouvé un emploi grâce à l'ANPE?

– Non, jamais.

– Vous connaissez des gens qui…?

– Non.

Même question à une autre femme… *idem.*

– Est-ce qu'il y a quelqu'un, ici, qui a trouvé du travail grâce à l'ANPE?

– …

Scène britannique, dans ce qui semble être un cours de motivation pour chômeurs (3):

– Tu ne veux pas bosser? Et pourquoi donc?

– Parce que ça n'a aucun sens. C'est du fric en plus qui entraîne plus de dettes. Tu bosses comme une bête pendant trente ans et on te jette. […] *Pourquoi ça vous ennuie, que j'aie pas de boulot? Faut pas croire qu'on souffre tous de pas bosser. On peut être content au chômage.*

Certains le sont.

– Es-tu en train de me dire que tu es bien, au chômage?

– Oui.

– Donc je peux te proposer n'importe quoi pour t'aider? Tu n'en veux pas?

– Je ne suis pas intéressé. Quand je le serai, je chercherai. Mais pas maintenant.

– Comment pourrait-on faire pour t'intéresser? Tu es le seul à pouvoir répondre.

– C'est comme sauter en parachute. Non merci! Ca ne sert à rien qu'on me dise que c'est bien, je le ferai pas. Ca m'intéresse pas. J'ai mieux à faire. […]

– Bon, je ne te parlerai plus!

– J'apporterai mes livres!

– Mais si je ne te parle plus, j'aurai échoué.

– Non, vous aurez plus de temps pour les autres, ceux qui veulent être guidés.

Musique et autogestion; se fendre la pêche; faire un pas de côté

Retour chez les néoruraux: un jongleur musicien lâche des billes blanches sur des caissons; un rythme qui semble venu des savanes africaines. Un autre (4) répare un mur: *«On a tous un peu grandit. En sept ans on a appris ce que ça voulait dire, l'autogestion.»* Il s'agit de créer des modes de vie alternatifs: *«Si tout le monde se désolidarise du capitalisme, il va s'effondrer.»*

Et on va chercher du bois avec le cheval. On vit en presque autarcie: *«Autant qu'on peut; on vend trois conneries pour du tabac, du vin, de l'essence… C'est pas l'efficacité qui est recherchée. On est là pour se fendre la pêche. Ca fait dix ans que j'ai pas bossé et j'en suis fier.»*

Une pompe à eau a été bricolée à partir d'un vieil extincteur: un mètre cube par jour, quand même. Ces arpenteurs de chemins de traverse réduisent leurs besoins, bâtissent leur environnement, se passent de la Lyonnaise des eaux: *«Quand je suis dans mes chiottes* [à sec], *je suis heureux.»*

Pour terminer, un extrait du film *L'an 01*: *«Le progrès, c'est un pas en avant; faisons un pas de côté!»*

Volem rien foutre al païs ne donne pas une vision polie et programmatique des adeptes de l'antitravail, mais un panorama kaléidoscopique qui rassure et ravit par la diversité des expériences proposées; petits grains colorés, subversifs et joyeux, urbains ou ruraux, qui s'agitent, qui réinventent continûment un tableau; résolument hors cadre.

C. P.

P. Carles, Ch. Coello, S. Goxe
Volem rien foutre al païs
C-P Productions, 2007, 107 min., Frs 48.30

1) Dans un article du *Temps* du 12 avril, Alexandre Demidoff constate que le point-virgule est en voie de disparition; parsemons-en nos textes; comme des pâquerettes dans les prés; comme des pavés dans une mare trop endormie; comme une pause qui autorise la réflexion.

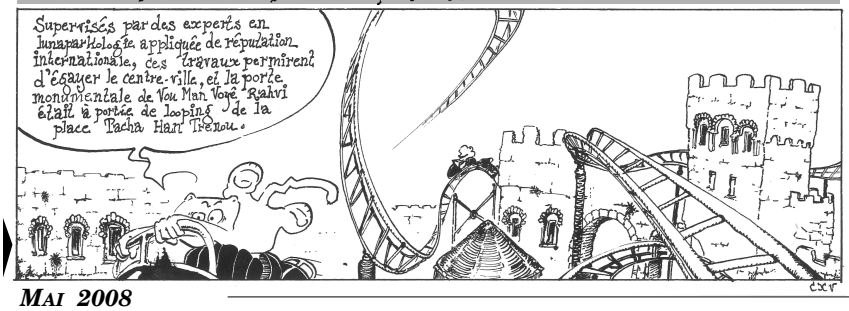
2) Qui connaîtrait une Municipalité où la gauche, les écologistes seraient majoritaires? Cette technique de construction à l'aide de paille de blé pourrait leur fournir quelques grains à moudre!

3) Il est très dommage que dans ses films Pierre Carles n'indique que rarement qui parle et dans quel endroit il nous promène…

4) Ici, dans ce film, ce sont plus souvent les hommes qui parlent ou qui sont interrogés; le patriarcat perdure; comme le capitalisme…

La Distinction, revue de critique sociale, politique, littéraire, artistique, culturelle et culinaire
http://www.distinction.ch/
LA DISTINCTION
« Strč prst skrz krk ! »
Revue de critique sociale, politique, littéraire, artistique, culturelle et culinaire
Chaque semaine ou presque
toute l'actualité mondiale et lémanique
sur www.distinction.ch

Charles Chopin en route pour le Séparistan... *(À se taper encore un moment...)*



Petits Mickeys et grands principes

Jean-Yves Ferri
De Gaulle à la plage
Dargaud, 2008, 48 p., Frs 22.30

L'objet est en lui-même un pastiche des publications BD des années 50: dos toilé, quatrième de couverture losangé alignant les autres titres de la «série», couleurs pastel appliquées en trames épaisses, parfois bouchées, instables d'une case à l'autre. Vient ensuite la saveur particulière de ces gags absurdes en six cases, parfois rythmés par des images d'une demi-planche, dont le héros, un unique poil sur le caillou, le bermuda remonté jusqu'aux aisselles, a pour habitude de s'adresser à tout le monde en commençant par: *«C'est le général de Gaulle qui vous parle…»*. Défilent autour de lui son épouse Tante Yvonne, son fils Sosthène, le fidèle Lebornec à qui il dicte les *Mémoires de guerre*, le chien Wehrmacht, Winston Churchill en villégiature et la troublante Coppélia…

Une seule question vient entacher cette parfaite réussite: dis, mec, est-ce que les djeunes vont-ils trop kiffer c'te alboum, mec?

Marvano
Berlin
Les sept nains, Reinhard le goupil,
Deux enfants de roi
Dargaud, 2007-2008, de 48 à 64 p., env. Frs 25.–

1945, 1948 et 1961: le scénario d'une trilogie semble fourni par le passé récent de Berlin. Partant d'un premier album aussi attachant que maladroitement dessiné (*Les sept nains*, Dupuis, Aire Libre, 1994), Marvano, ancien rédacteur en chef de l'édition flamande du journal *Tintin*, se lance dans une fresque d'histoire contemporaine centrée sur l'ancienne et nouvelle capitale de l'Allemagne. Le dessin a beaucoup évolué en 14 ans (il est devenu moins raide), les techniques de lettrage et de coloriage ont changé du tout au tout, voilà pourquoi le raccord entre le premier épisode et les deux autres ne se fait pas vraiment. D'autant plus que la thématique pacifiste accompagnant le récit des bombardements de 1944-1945 (très proche du film *Memphis Belle*, 1990) fait place au cynisme du marché noir (façon *Troisième homme*), puis aux aléas du souvenir et des vengeances croisées.

Malgré les nombreuses digressions didactiques très joliment illustrées, le lecteur se perd dans le dédale des personnages, des parents disparus, des enfants cachés et des amants perdus, encore obscurci par la volonté puérile d'aborder tous les sujets et un emboîtement maniéré de récits dans le récit du récit. Quelques approximations historiques gâchent encore le projet, comme cette «Reichsbank suisse» qui vend de l'or juif, ou ce vieux nazi de Skorzeny représenté sur fond de drapeau palestinien…

Restent une intention louable et de très beaux avions, superbement dessinés.

Larcenet
Planter des clous
Le combat ordinaire, tome 4 et dernier
Dargaud, 2008, 64 p., Frs 25.20

Un photographe dépressif grave, à la mentalité d'ado perpétuel, quitte Paris pour la campagne et prend progressivement ses marques dans la vie. Le travail, l'amour, les parents, les potes d'autrefois et les psys s'en viennent ou s'en vont, dans une société où les repères familiaux et professionnels sont bousculés par les crises. Marco le héros invente sa vie, noue une relation avec une vétérinaire, fait un enfant…

On dirait un récit de vie un peu plat, comme beaucoup de BD autobiographiques actuelles, nombriliquement centrées sur la crise de la trentaine, mais les moyens d'expression de Larcenet sont ceux de la meilleure veine comique, du trait qui tue, du geste suspendu dans le vide… Le contraste entre ces gags du quotidien et une voix off qui énonce les angoisses du personnage allège la lecture tout en rendant le récit très attachant. L'inscription dans l'actualité n'est pas négligée: tout se passe entre la défaite de Jospin en 2002 et la victoire de Sarkozy en 2007, et les restructurations industrielles, le chômage de masse, les banlieues en déshérence ne sont pas oubliés.

Une bonne série donc, jusqu'au quatrième et dernier tome, qui vient de paraître, où la lourdeur, dans la noirceur comme dans la joie, domine; la question sociale se transforme en prêchi-prêcha interminable; la naissance d'une petite fille fait virer certaines pages aux couleurs des peluches asiatiques. Un album de trop, mais on (re)lira les trois premiers avec bonheur.

Rutu Modan
Exit wounds
Actes Sud, 2008, bien des pages, Frs 40.50

Bon, d'accord, dame Modan dessine comme et avec ses pieds, au point que son trait, d'une mollesse néo-pop affligeante, empêche parfois le lecteur de reconnaître les personnages au fil du récit. Mais il serait dommage de s'arrêter à ces vétilles et de rater cette quête qu'un fils mène à la recherche de son père disparu dans l'Israël d'aujourd'hui. On y découvre, comme dans certains films, l'envers du décor de l'actualité proche-orientale. *(M. Sw.)*

Néo nouveaux Russes

Gary Shteyngart
Absurdistan
Traduit de l'américain par Stéphane Roques
L'Olivier, février 2008, 415 p., Frs 44.80

«Le sujet de ce livre c'est l'amour (…). *C'est aussi le trop-plein d'amour.»* nous avertit d'emblée le narrateur, *«mais le sujet de ce livre c'est aussi la géographie»,* précise-t-il quelques pages plus loin, dans un prologue censé camper un héros protéiforme. Amour et géographie, cette combinaison aux anciens accents romantiques plongera le lecteur dans un tourbillon, volumineux et agile comme Micha Vainberg. Un personnage dont l'itinéraire Est-Ouest (et retours) présente des ressemblances avec les données biographiques de son créateur, Gary Shteyngart, écrivain d'origine russe, établi, adolescent, aux USA, dont le nom, mal travesti, apparaît malicieusement comme protagoniste secondaire mais essentiel dans ces rêves d'amour et de géographie.

Micha entre en scène à Saint-Pétersbourg, ou Leninsbourg, au gré de ses humeurs. Sa ville natale, dont il ne rêve que s'échapper, pour retourner aux USA, où son père l'avait en dépit de ses protestations expédié, à 21 ans, pour se faire circoncire selon des principes religieux que les juifs de l'époque Brejnev voyaient réprimés. La fortune paternelle, brusquement considérable, c'est la *«1238e de Russie»*, permet à Micha de prolonger son séjour américain. Il conclura des études de multiculturalisme à l'université de Hasard (*sic*), dont il tente quotidiennement de s'imprégner de la maxime, *«il suffit d'une personne pour changer le monde.»* Il s'y liera d'une amitié indéfectible avec un coreligionnaire moqué par ses pairs, Aliocha-Bob. Installé à New York, il rencontrera la pulpeuse Rouenna, fille du Bronx, barmaid qui a besoin d'appuis pour financer ses études, et le Dr Levine, psychanalyste de Park Avenue. Des raisons familiales ramènent Micha, et sa formidable surcharge pondérale, à Saint-Pétersbourg, accompagné de son ami et de sa maîtresse. Les séances de thérapie se poursuivront au moyen de son *mobilnik*, non sans que Micha ait pris soin de reconstituer chez lui, à l'identique, le cabinet de son psy.

On le découvre, avec ses amis, dans un restaurant de luxe, la «Maison du Pêcheur», où chacun est censé capturer dans un bassin *ad hoc* le poisson de son choix, des petites mains sub-aquatiques veillant aux désirs des commensaux, selon leur fortune et leur influence respectives. Quand tombe la sale nouvelle: le père vénéré de Micha vient de se faire assassiner par des voyous, bien connus de la famille, lesquels seront d'ailleurs présents aux obsèques. L'urgence de regagner les USA suppose toutefois l'obtention d'un visa. Or Micha y est devenu indésirable depuis que son père a liquidé un politicien américain qui le gênait dans ses affaires. Aliocha-Bob détient la solution, à savoir se munir d'un passeport belge, dont la distribution est, contre argent, accessible dans l'ex-République soviétique d'Absurdistan, aux bords de la mer Caspienne.

Ce qui ne devait être qu'une escale technique, et corruptrice, se transformera en un séjour des plus mouvementés. Une guerre civile, provoquée, éclate entre Svani et Sevo, deux populations rivales depuis des temps immémoriaux, qui habitent ce pays aux colossales richesses pétrolières suscitant un ardent intérêt de la part de compagnies multinationales et américaines. Ainsi que celui de compagnies –sans doute ont-elles des actionnaires communs– ayant pour noble vocation de reconstruire des pays dévastés; *«Allez Burton»* scandent celles et ceux qui tentent de se débrouiller par tous les moyens. Notre Micha n'a rien d'un Fabrice à Waterloo. Fort de sa devise universitaire, fort de ses devises illimitées, fort de l'amour –tenter d'oublier Rouenna– que lui porte l'héritière d'un instigateur méphitique de la guerre civile, fort de ses multiples et charnels appétits de vivre, notre homme portant fier son quintal et demi s'appliquera à sauver sa peau, et, partant, un pays dont la situation semble inextricable. Comme le résume un témoin du conflit, *«les Russes menacent de nous bombarder, tout comme les Ukrainiens. Mais si seulement les Américains pouvaient nous bombarder, là, on serait sur la bonne voie.»*

À travers le portrait d'un homme excessif en, absurdement, tous les points de vue, ils sont nombreux on l'aura compris, Shteyngart déploie sa dénonciation truculente, faussement lourde à l'image de son héros, des charmes et des crimes de cette «globalisation» que ses apôtres s'emploient à faire admettre comme s'il s'agissait d'un impératif kantien. Comme l'amour et la géographie se voient malmenés! Qui sait, l'humour sauvera-t-il le monde? *(G. M.)*

Champignac sans frontières

«Il faut savoir écouter le silence des urnes»

Valérie Pécresse, encore ministre, supra France 2, 16 mars 2007

Hop Suisse

Le football en livre d'art (suite)

Ce badge à découper soi-même vous est offert par La Distinction
EURO 2008
J'EN AI RIEN À FOOT

FANS de l'équipe suisse de foot, réjouissez-vous! Après le premier volume, consacré à «L'Âge d'Or (1924-1966)», voici que paraît le second tome de la luxueuse *Histoire illustrée de la Nati*. Sous-titré «Les temps difficiles (1966-1992)», cet ouvrage splendide fera revivre les grandes heures de l'équipe nationale dans ces décennies charnières qui virent de grands bouleversements affecter le football: disparition de la casquette des gardiens de but, passage du noir et blanc à la couleur, massification de la médiatisation des matchs. On pourra ainsi suivre pas à pas les performances de l'équipe de Suisse de ces années-là: la décevante non-qualification pour le Mondial 1970, la triste non-qualification pour le Mondial 1974, la déprimante non-qualification pour le Mondial 1978, la désespérante non-qualification pour le Mondial 1982, l'humiliante non-qualification pour le Mondial 1986, la lamentable non-qualification pour le Mondial 1990. Au fil de pages narrées avec un sens de la formule et du détail aussi savoureux que passionnant, on revit les désillusions et les défaites cuisantes, les échecs et les matchs nuls qui parsemèrent cette époque pas si lointaine. Les superbes photos qui accompagnent l'ouvrage sont aussi très parlantes: dépenses de sueur, morsures de poussière, chutes dans la boue, buts encaissés, tout cela a été magnifiquement quoique cruellement fixé par les photographes de ces années-là.

La «Nati» semblait particulièrement à la peine face aux équipes d'Europe de l'Est, et les gifles infligées par la Tchécoslovaquie, l'Union Soviétique, la Hongrie ou encore l'Allemagne de l'Est sont fort bien documentées. Inoubliables, les quatre à zéro succèdent aux trois à zéro, et sur les clichés instantanés, l'euphorie des joueurs adverses n'a d'égale que l'abattement des footballeurs suisses. À force de répétition, tout cela pourrait prêter à l'ennui, mais la monotonie est fort heureusement rompue par l'évolution du design des maillots de l'équipe suisse, sans compter que selon les matchs ils jouent en blanc ou en rouge. Chaque défaite ainsi paraît neuve et la lassitude ne s'installe guère.

Par contre, au fil des pages, un sentiment de désespoir et d'échec quelque peu déprimant risque de s'abattre sur le lecteur, attaché à son équipe nationale; mais il suffit d'inverser la perspective pour voir la beauté des buts marqués par les joueurs adverses et pour partager un peu de la joie qui les saisissait lorsqu'ils battaient la Suisse sur la pelouse de Berne ou de Bâle. Car, et c'est un des mérites du livre de le montrer lorsqu'on le prend avec cet état d'esprit positif, la beauté du sport n'a pas de frontières, et si la Suisse perd, cela signifie aussi qu'une autre nation gagne et se réjouit – foin de chauvinisme donc, et fêtons les succès de tous les peuples! Par ailleurs, il faut aussi noter qu'en plus d'ouvrir au football, ce livre est un précieux témoignage sur les changements profonds qui ont affecté la Suisse au cours de cette période: ainsi, la pelouse du stade de la Pontaise est beaucoup mieux tondue sur les photos des années 1960 que sur celles des années 1990.

En attendant la parution du dernier tome, consacré aux exploits récents de l'équipe nationale, «Le renouveau (1992-2008)», les esprits encore chagrinés se consoleront en lisant l'admirable préface de Jean-Jacques Tillmann, ou en s'amusant à retrouver sur les photographies de l'époque, tel Charlie, un certain Köbi Kuhn.

A. F.

Martin Eckmann
et Georges-Claude Rochat
Histoire illustrée de la Nati
Tome 2: Les temps difficiles (1966-1992).
Préface de Jean-Jacques Tillmann
Favre & Skira, 2008, 788 p., Frs 78.50

Arts divinatoires

Si ta vue baisse, va voir ta voyante!

SORBONNE, 7 avril 2001. Soutenance de thèse d'Élisabeth Teissier. Serge Moscovici, directeur du Laboratoire européen de psychologie sociale à la Maison des sciences de l'homme à Paris et président du jury de thèse de l'astrologue, prend la parole. *«Il s'adresse à ses collègues: "Avez-vous pratiqué la divination?" Étonnement des collègues… silence. La question se précise alors: "Divination, marc de café, géomancie, lignes de la main…" Toujours pas de réponse. Il se tourne alors vers Patrick Tacussel* [professeur de sociologie à l'université Montpellier, membre du jury] *qui, directement interpellé, répond par la négative. Les autres le suivent. Stupéfaction. Tout le monde est intrigué. Serge Moscovici s'adresse alors à Élizabeth Teissier: "Bon, alors nous sommes deux à avoir déjà pratiqué la divination."»* (propos rapportés par Jean-Paul Krivine, www.pseudo-sciences.org/spip.php?article386, page consultée le 23 avril 2008) Deux choses à retenir de cet échange: d'une part, il y aurait une certaine gêne à avouer pratiquer la divination, d'autre part même les plus respectables des scientifiques la pratiqueraient, au moins de temps en temps. Comment expliquer ce phénomène?

La thèse de Marc-Antoine Berthod, récemment parue aux éditions Antipodes (1) sous le titre *Doutes, croyance et divination* propose quelques pistes de réponse à ces questions. Berthod, partant du postulat que la divination est un jeu sérieux, rappelle que le rapport de la science à l'occulte a été marqué récemment par l'obligation d'apporter les preuves des phénomènes décrits (p. 74). Il décrit la ligne de *«Grand Partage»* qui sépare désormais, dans l'imaginaire collectif, science et parascience (y compris chez les devins eux-mêmes) et l'analyse dans une perspective basée, notamment, sur les écrits de Bruno Latour, sociologue de la science et professeur à Sciences Po.

Latour explique que la posture scientifique, rationnelle s'il en est, explique toujours l'irrationalisme par la naïveté. *«Celle que l'on peut lire, par exemple, dans* Tintin au Congo, *ou sous des formes un peu plus populaires chez Karl Marx, chez Feuerbach, chez Voltaire etc., c'est l'accusation suivante: un naïf sauvage fait de ses mains une idole, cette idole une fois construite lui renvoie une action qui lui paraît sortir de l'idole par un phénomène de ventriloquie qu'on trouve aussi dans un autre Tintin,* L'Oreille cassée […]. *En bref, l'anti-fétichiste s'imagine tout simplement que celui qui fabrique le fétiche est supposé être pris ou saisi ou, en quelque sorte, eu par le retour de la chose qu'il a fabriquée.»* (Bruno Latour (2001), *Sciences et parasciences: une question mal posée?* article téléchargeable sur www.bruno-latour.fr – je vous conseille ce site…).

Il y aurait donc selon les scientifiques des *«faits»*, prouvés scientifiquement, et des *«faits fabriqués»*, irrationnels, bref des croyances. Cela fait partie de la modernité, puisqu'est *«moderne celui qui croit que les autres croient»* (Bruno Latour (1996), *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*. Paris: Les empêcheurs de penser en rond, p. 15, cité par Berthod, p. 357). La distance, constamment rappelée, entre science et parascience, soit entre *«faits»* et *«croyances»*, permet à des processus sociaux de distanciation et de distinction de se développer. Rien à voir entre Bernard Lahire, digne pourfendeur de la thèse d'Élisabeth Tessier (son article *«La non-thèse de sociologie d'Elizabeth Teissier»* est téléchargeable sur http://www.homme-moderne. org/societe/socio/teissier/analyse/index.html) et la dame astrologue. Pourtant… comme l'indique Berthod à la suite de Latour, aucun fait n'existe en lui-même, les microbes de Pasteur sont construits dans son laboratoire comme le sont les fétiches ou tous les autres faits sociaux, comme le relevait déjà Durkheim. Nous sommes toutefois dans une illusion: *«La production de standards (les mesures, mètre ou kilo par exemple) et l'entretien de leur constance par la communauté scientifique ont engendré cet arrière-fond d'évidence qui fait désormais défaut aux affaires religieuses, celles-ci étant soumises de surcroît à l'impératif de l'établissement des "faits" pour légitimer leur discours.»* (p. 360). Citant encore Latour, Berthod relève que *«pour la croyance "en Dieu", on ne possède pas le réseau d'instruments, de laboratoires, de satellites dont on dispose pour le climat»* (Bruno Latour (2002), *Jubiler – ou les instruments de la parole religieuse.* Paris: Les empêcheurs de penser en rond, p. 45, cité par Berthod, p. 360). Et cette illusion, savamment entretenue, rejette à la marge tout ce qui ne repose pas sur les… croyances de la science.

Berthod, c'est un des reproches que l'on peut lui faire, ne discute pas suffisamment la question du relativisme que cette manière de penser fait surgir. Mais il indique de manière très convaincante à travers six portraits de voyantes et de voyants que la voyance s'inscrit d'abord dans une dynamique relationnelle: si la parole est *«forte assez* […] *des trajectoires de vie, des problèmes relationnels ou affectifs des interlocuteurs* [seront] *bien ordonnés dans l'instant du dialogue»* (p. 361) et l'on commencera à se dire qu'il y a du vrai dans les prédictions énoncées… Sans y croire totalement, parfois même sans y croire davantage qu'en l'horoscope lu dans le quotidien, lu sans y croire jamais, mais si souvent…

Perso, je suis Taureau, deuxième décan, et mon horoscope de ce jour affirme qu'aujourd'hui est un bon jour pour écrire. Qui sait?

J.-P. T.

Marc-Antoine Berthod
Doutes, croyances et divinations
Antipodes, 2007, 431 p., Frs 45.–

1) Relevons que l'éditeur est membre de la rédaction de *La Distinction*.

Études ramuzicologiques

L'appendice et l'appendicite

Nous tenons régulièrement nos distingués lecteurs au courant de la parution des œuvres de Ramuz. Les quatre premiers volumes des *Nouvelles et Morceaux* se complètent désormais d'un cinquième tome, neuvième volume, et dixième livre de la série. Et c'est celui que nous attendions tous!

Voici donc 5251 pages de lectures patientes récompensées par la parution en édition critique à haute scientificité de LA page, la page que nous savons par cœur, la page la plus lue. Celle qui se trouve dans toutes les familles, l'appendice au livret de famille du canton de Vaud, commandé en 1941 par Antoine Vodoz, chef du département de Justice et Police: *Viens t'asseoir sur le banc…*

La bibliographie critique de ce texte de commande se résumait pour l'instant à pas grand-chose. On ne relevait guère que: Henry Meyer, sur une idée de C. F. Ramuz, avec de nombreux contributeurs, *Sur le banc*, co-édité par *La Distinction* et le Centre de Recherches Périphériscopiques, 1997, 144 p., couverture deux couleurs, format 19x23 cm, bien évidemment épuisé; ainsi que le mémoire de licence d'Adrien Guignard, *Une analyse du* Livret de famille vaudois*: Ramuz préface la vie du citoyen,* Université de Lausanne, 2000, qui n'est pas disponible au prêt.

Grâce à l'édition critique, on en sait désormais un peu plus. On peut même prendre connaissance d'une modification faite sur épreuve par l'auteur lui-même. Là où la version courante donne à lire deux versets:

«On a eu la chance d'être ensemble, on s'est mis tous les deux à la tâche, on a duré on a tenu le coup.

Le vrai amour n'est pas ce qu'on croit. Le vrai amour n'est pas d'un jour mais de toujours.»

La première version n'en comportait qu'un:

«On a eu la chance d'être ensemble, on s'est mis tous les deux à la tâche, on a duré on a tenu le coup. C'est ça le vrai amour. Non pas d'un jour mais de toujours.»

On apprend donc que Ramuz a hésité sur sa définition du vrai amour, précisant surtout qu'il *»n'est pas ce qu'on croit.»*

Cette parution scientifique des œuvres complètes est surtout l'occasion de répondre à une question de taille: qui est la femme à qui s'adresse l'auteur? On se souvient que le poème débute par: *«Viens te mettre à côté de moi sur le banc devant la maison, femme, c'est bien ton droit, il va y avoir quarante ans qu'on est ensemble.»* On a désormais la possibilité d'éclaircir ce premier verset à la lumière de ce que Ramuz écrivait presque quarante plus tôt dans son journal. *Viens te mettre* a été livré en effet le 31 mai 1941, et presque 40 plus tôt (*«il va y avoir quarante ans»*), Ramuz médite déjà sur l'amour. Au 7 juin 1901, on lit en effet dans le *Journal*: *«On ne connaît bien que ce qu'on aime ou ce qu'on hait (c'est une autre façon d'aimer). Aimer = s'oublier en autrui.»* Il est donc désormais tentant de chercher à identifier la femme dont il est question. En date du 26 juillet 1901, le *Journal* indique: *«Voilà "Anne" coupée en deux.»* Qu'on se rassure, il ne s'agit pas de prestidigitation ni d'accident, *Anne* est le titre du poème dont Ramuz évoque le projet depuis le 16 juillet 1901, un poème de 400 à 500 vers: *«Jeune homme las de son jardin: rêve d'une femme qu'il trouvera sur la montagne parmi le ciel* (…)» Puis les *Premiers Écrits* nous signalent une *Madeleine* au 8 juillet 1901, *Anne* entre le 19 et le 31 juillet 1901, *Jeanne* entre le 8 et le 29 août 1901, *Marguerite* le 4 octobre 1901, *Lise* le 18 décembre, *Lise* encore le 6 janvier 1902, *Jeanne* encore le 11 janvier, *Marianne* dès le 24 février 1902, puis entre le 15 et le 17 mai 1902, puis le 18 mai. De toutes ces femmes, l'on peut dire au 31 mai 1941: *«il va y avoir quarante ans».*

Or l'un de ses poèmes est une anticipation de *Viens te mettre* c'est le *Mariage de Marianne* qui dit: *«Ils naissent, ils grandissent, ils vont vite; / ils nous poussent dehors, sans qu'on s'en doute; / ça s'est mis de bonne heure en route / et ça a la rage de vivre.»* (*Premiers écrits,* p.70) D'autres indices dans ce long poème nous permettent d'identifier la femme de mai 1941 avec la *Marianne* de mai 1902. Quant à Ramuz, il ne se mariera pour de vrai que le 18 février 1913 avec Cécile Cellier dont naîtra précisément Marianne, leur fille unique, le 1er septembre, 27 ans en 1941 et mère elle-même le 28 mai 1940. En consultant le bulletin de santé de Ramuz, on constatera également que s'inscrivent dans cette chronologie les deux accidents entérologiques majeurs qui ont nécessité de lourds soins. Le texte du *Livret de famille* prend donc ainsi un poids certain dans l'anamnèse et l'œuvre ramuziennes, non seulement en organisant les figures de l'amour (*Marianne*) et de la paternité (Marianne), mais également (*«il va y avoir quarante ans»*) le souvenir et le réveil de la première intervention chirurgicale, l'opération de l'appendicite de 1902.

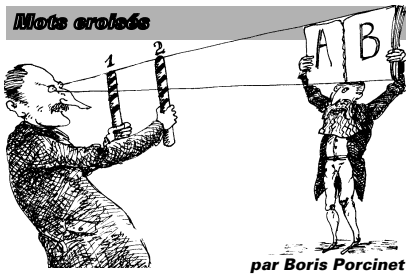
P. P.

Chronologie

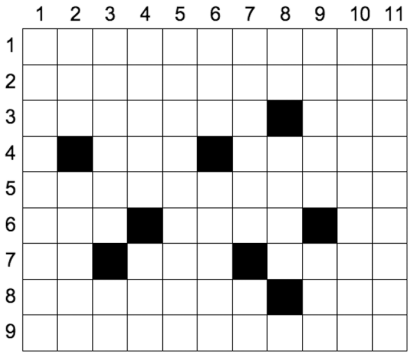
7 juin 1901	**Méditation sur l'amour dans le *Journal***
Avril 1902	**Opération de l'appendicite**
15-17 mai 1902	***Mariage de Marianne*, poème**
	…
Mars 1940	**Perforation de l'intestin**
28 mai 1940	**Maternité de Marianne, sa fille**
31 mai 1941	**Envoi de l'appendice, *Viens t'asseoir* au Conseil d'État vaudois**

C. F. Ramuz
Nouvelles et Morceaux,
Tome 5, 1925-1947,
Slatkine, 2008, 610 p., Frs 39.06

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite

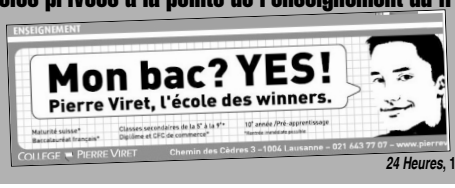
1. La faim justifie ses moyens.
2. Manœuvre en terrain glissant.
3. Dégagée – Souverain.
4. Ardner es – A l'embouchure du porc.
5. Heureux à l'Euro.
6. Petit fruit – Vieilles dames – Aller au pis et à l'oreille.
7. Met de la distance entre Pékin et Lhassa – A une bonne longueur dans les régions alpines – Pas si singulier que ça, puisqu'il se fait (au moins) à deux.
8, Même mal habillé, il a toujours la classe – Mal pris dans le gel.
9. Plus grandes qu'il n'y paraît.

De haut en bas

1. Bénie… ou maudite au nom du Père, du Fils et du Prophète.
2. Direction zurichoise – Relevé.
3. Pas bien sous tous rapports, selon le mari de Carla – Marché de niche.
4. Un temps dans l'air – Mère de portées nombreuses.
5. Caractérise le fief d'un ex grisonnant mais pas grison.
6. Pour voir la vie en rouge – S'intercale parfois entre la bouche et le trou.
7. S'écrit avec les pieds – Éclaté.
8. Démarre tout seul et ne s'arrête plus en couple – Une belle qui ne manque pas de piquant.
9. Drôle de gars – Fait le pain et l'achète.
10. Une façon d'arrêter le tabac.
11. Faute d'ailes, on en apprécie les cuisses.

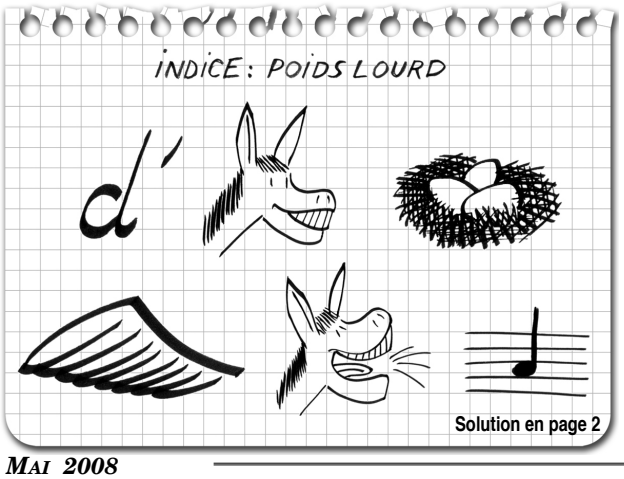
Grands réformateurs

Les écoles privées à la pointe de l'enseignement du français



***24 Heures*, 15 mars 2008**

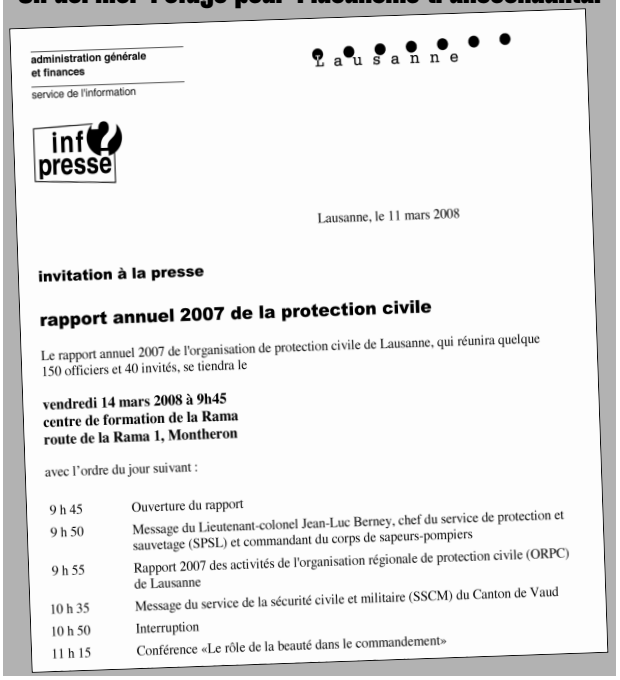
Rébus de la société



Solution en page 2

Dans ce monde de brutes…

Un dernier refuge pour l'idéalisme transcendantal



administration générale
et finances

service de l'information

Lausanne

inf presse

Lausanne, le 11 mars 2008

invitation à la presse

rapport annuel 2007 de la protection civile

Le rapport annuel 2007 de l'organisation de protection civile de Lausanne, qui réunira quelque 150 officiers et 40 invités, se tiendra le

vendredi 14 mars 2008 à 9h45
centre de formation de la Rama
route de la Rama 1, Montheron

avec l'ordre du jour suivant :

9 h 45	Ouverture du rapport
9 h 50	Message du Lieutenant-colonel Jean-Luc Berney, chef du service de protection et sauvetage (SPSL) et commandant du corps de sapeurs-pompiers
9 h 55	Rapport 2007 des activités de l'organisation régionale de protection civile (ORPC) de Lausanne
10 h 35	Message du service de la sécurité civile et militaire (SSCM) du Canton de Vaud
10 h 50	Interruption
11 h 15	Conférence «Le rôle de la beauté dans le commandement»

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Trente-septième épisode

Résumé des épisodes précédents

L'inspecteur stagiaire Not vient d'être capturé par un espion espagnol et son mystérieux complice, resté jusqu'alors dissimulé derrière un bloc erratique posé au milieu d'une forêt du Jorat. Le suspense est à son comble.

Vernand-Dessus,
jeudi 9 septembre 1937, 19h00

On la nomme rivière, mais c'est à peine une rigole insignifiante. La Louve, à son étiage en ce mois de septembre, allait pourtant permettre à cet étrange duo de m'emmener, les mains dans le dos, en direction du centre-ville. En suivant son cours, cachés par ses creux et sa végétation, nous partîmes plein sud. Au loin, les flonflons et le vacarme qui avaient suivi le défilé s'atténuèrent progressivement, faisant place au vacarme des corbeaux, au martèlement des pics et au petit bruit de fond du cours d'eau, comme une chasse d'eau qui aurait fui en permanence. Le fin parfum de mousse et de sous-bois suggérait, nonobstant ma délicate situation entre les mains de ces deux agents secrets, une douce promenade, aussi vespérale qu'estivale.

Qu'allaient-ils faire de moi ? S'apprêtaient-ils à me séquestrer et à me torturer afin de m'obliger à leur révéler un secret dont j'ignorais tout ?

– Artouro, où c'est que t'as mis le cor ? Tou l'as encore perdou ? demanda soudain derrière moi le camarade Manuel.

Le géant de près de deux mètres qui répondait à ce nom sortit de son bagage une courte trompe, dont Manuel se servit pour rappeler son chien, qui nous servait d'arrière-garde contre d'éventuels poursuivants.

Arturo marchait devant nous à grandes enjambées, plein d'énergie. Il portait la cinquantaine, une carrure de boxeur comprimée dans un costume noir trop petit pour lui et un sac de voyage. Son visage, aux traits épais, marqué par les coups, ses cheveux ras évoquaient encore davantage un ancien habitué du ring. Il parlait castillan, quoiqu'avec d'autres intonations que son complice, mais semblait plus à son aise en français, langue dont il usait sans le moindre accent. Il ne ménagea pas non plus ses efforts pour tenter de me convaincre :

– Par tous les moyens, il faut que nous récupérions la machine Encrypta pour vaincre la Légion Condor, mettre à mort le dragon fasciste qui menace de bouter le feu à l'Europe entière. Mais il y a plus que cela. Lorsqu'il m'a confié cette mission, le président Cardenas (1) m'a juré qu'après la victoire, viendra le temps de payer les dettes plus anciennes, et la République espagnole rendra enfin aux peones mexicains tout l'or de Moctezuma, avec les intérêts… Pour cela, je suis prêt à tout, et votre vie ne pèse pas lourd dans cette balance à l'échelle de la planète et de l'histoire. Votre choix est limité, inspecteur Not : la mallette ou la mort !

Satisfait de son envolée et désireux de me laisser le temps de la réflexion, le maître chanteur de Mexico marqua une pause.

Parvenue au Bois-Mermet, la Louve se met à paresser en courbes molles, faisant tours et détours comme si elle hésitait longuement avant d'entrer dans Lausanne. Un canyon en modèle réduit se présenta à nous, avec ses falaises de molasse. Il fallut quitter le sentier pour marcher dans le lit de la rivière, profond à hauteur de mollets, sans plus.

– Une nuit, il y a vingt ans, j'ai effacé mon passé et j'ai commencé une autre vie au Mexique en abandonnant femme et enfant : je me suis fait Aztèque, officier dans l'armée zapatiste, puis prisonnier des constitutionnalistes, libéré ensuite par d'autres encore. Vous êtes policier, j'étais poète : peu importe. La gangrène qui ronge le vieux monde exige de nous de choix brusques, sans préparation préalable et sans justification ultérieure.

Soudain j'aperçus quelques cheminées, et même le toit de l'immense hôtel Majestic, perdu au milieu des villas minuscules qui montaient à l'assaut de la colline de Sauvabelin. Nous nous apprêtions à sortir du bois, et mes ravisseurs allaient se faire repérer par l'un ou l'autre des innombrables militaires et policiers qui contrôlaient le retour du Mont des badauds passablement éméchés. Certaines rues étaient même bloquées par des barrages depuis le début de la journée. Cela ne sembla pas inquiéter le moins du monde le colossal Arturo qui décréta :

– Un proverbe somalien dit «Quand la chatte est close, on passe par le trou du cul». Messieurs, je vous présente l'entrée des intestins de Lausanne !

D'un geste théâtral, il écarta les branches qui nous masquaient le dernier détour de la rivière. Une petite grotte artificielle semblait nous attendre. A cet endroit commençait le voûtage de la Louve, et la rivière continuait son chemin à plusieurs mètres sous la ville, oubliée des habitants.

Entrée des égouts de Lausanne

Ce portrait non-identifié, trouvé dans les papiers de Walther Not, pourrait représenter le dénommé Arturo.

– Il y a bien longtemps je m'appelais Fabian Lloyd, et je vivais à Lausanne, où je suis né. Cette ville, son âme et ses bas-fonds n'ont pas de secrets pour moi. J'ai fait tout ce qu'on peut imaginer pour choquer le bourgeois : je me suis déshabillé dans les galeries d'art ; j'ai tenu des discours révolutionnaires à la cathédrale, du haut de la chaire ; j'ai fait le pétomane sans la salle du Casino, au milieu d'un concert de Paderewski pour la Pologne martyre ; j'ai agressé tous les notables ; j'ai insulté tous les écrivains, tous les rimailleurs locaux, et surtout ce vieux con de Grognuz ; j'ai conchié toutes les armées, à commencer par celle qui vient de défiler grotesquement sous les yeux de cette foule prise de rut patriotique. Rien n'y a fait, rien n'a bougé, personne n'a réagi, à part ma mère, qui s'est très tôt désespérée de mon tempérament. Ils ont alors fait de moi un troubadour inoffensif, un hurluberlu pittoresque, une résurrection de Rimbaud ou de Wilde. Ils ont regardé ailleurs comme la bonne éducation vous apprend à vous comporter lorsque vous rencontrez un enfant caractériel, criseux comme on dit par ici.

Sans plus attendre, nous pénétrâmes dans la bouche d'ombre. L'ouvrage de pierres de taille atteignait une hauteur suffisante pour se tenir debout et deux trottoirs encadraient le modeste courant au fond de la cunette. On y cheminait facilement. Au bout de quelques mètres, il n'y eut plus que le clapotis de l'eau pour rompre le silence assourdissant pesant sur nos tympans.

Le géant rebelle revenu d'outre-Atlantique sortit de son sac une lampe à acétylène, son crachotement rapide et son odeur écœurante allaient nous accompagner dans notre descente. Nos ombres s'allongèrent au loin sous la voûte.

Guidé par son chien et nullement handicapé par les poches d'obscurité qui subsistaient devant nous, le camarade Manuel nous précédait. Les mouvements de Pathé-Marconi lui permettaient de nous annoncer la topographie : gauche ! droite ! tête ! trou !

– Nous passons sous la Borde, les cascades et les cataractes vont commencer : il y en aura pas mal, pronostiqua Arturo avant de me détacher les mains pour m'éviter de trébucher dans la suite du parcours.

De fait, le murmure de l'eau commença à augmenter. Un premier escalier nous fit longer une chute d'eau souterraine, d'une dizaine de mètres de hauteur. Le bruit empêcha toute conversation et l'humidité augmenta rapidement, les gouttelettes s'accrochaient à nous. Le faisceau mouvant de la lampe laissait entrevoir le spectacle d'une autre ville, parallèle, qui dédoublait le paysage terrestre par ses propres formes. Avenues, rues, ruelles, places et habitations étaient représentées par des conduits plus ou moins larges. Comme bien d'autres avant nous, nous passions dans l'autre monde.

Arturo nous fit alors profiter de sa connaissance intime de la ville et de ses habitants :

– À cet endroit, la réputation de propreté des Suisses tient encore. Nous traversons les quartiers ouvriers, et les égouts ne charrient pas lourd : quelques fientes de soupes maigres, peu de laitages, beaucoup de pain et de pâtes. Cela dit, nous passons au pire moment : à cette heure, le repas se termine dans tous les foyers. Ponctualité oblige, à la même minute, tous les éviers et toutes les cuvettes vont se déverser ici, parfois sous nos pieds, parfois sur nos têtes. Soyez attentifs et ayez des réflexes !

Avec sa lampe, il éclairait l'arrivée de telle ou telle section des égouts, précisant à chaque fois sa provenance. La Scierie Belet, par ses eaux mêlées d'huile et de sciure en décomposition, rendait le passage plus glissant qu'ailleurs, il fallut s'appuyer au voûtage. Des odeurs plus fortes que les autres nous sautèrent bientôt au visage : purin, crottin, excréments bovins, coulées de bouse tapissaient les conduits. Nous passions sous le marché aux bestiaux de la place du Tunnel.

Après un coude, nous perçûmes les senteurs maraîchères de la Riponne. Les étals avaient été repliés la veille, mais les salades flétries, les trognons de chou, les pommes blettes et quelques nèfles écrasées avaient formé un petit amoncellement fumant sur le trottoir, que la prochaine crue balayerait sans peine. Arturo nous suggéra de changer de trottoir, car certains collecteurs de la rive droite nous menaçaient.

– Voici l'égout de la Casa d'Italia, qui descend en pente raide de la rue du Valentin. Ce repère de chemises noires est particulièrement productif : la merde brune porte bien son nom !

L'égout du Café vaudois, avec le parfum lourdement vinaigré que le chasselas local donne à l'urine et les excréments, plus lourds que le plomb, engendrés par l'absorption de marmites de fondue à toute heure du jour et de la nuit, précéda le conduit de l'Université qui ne déversait rien, ne laissait aucune trace : la retenue, sous toutes ses formes, y était de mise. Montèrent ensuite à nos narines, lorsque nous passâmes la Palud, les lourds effluves du pouvoir, tombés des multiples étages de l'Hôtel de Ville depuis des siècles. L'âcre fragrance d'une administration aussi accoutumée à sa toute-puissance que persuadée de son bon droit se répandait loin à la ronde, masquant le parfum des élus, aux appétits pourtant féroces. Des hectolitres de vin bouchonné des domaines de la ville et d'innombrables fonds de bouteilles inachevées s'étaient déversés à cet endroit, ruisselant depuis les éviers et les urinoirs. Cela empestait les banquets tardifs et les apéros précoces.

Lorsque nous arrivâmes à la grande chute coudée sous la place de la Louve, le chien-loup, asphyxié, hurlait à la mort et les trois humains suffoquaient.

(à suivre)

1) Le Mexique fut, avec l'URSS mais sans les mêmes moyens ni les mêmes objectifs, le seul pays à soutenir jusqu'au bout la République espagnole. *(N. d. T.)*